

DOISNEAU

un œil sur
la Bretagne

Mise en page : Studio Locus Solus
Photogravure : 4C, Brest
Impression : Pollina, Luçon (84)
Dépôt légal 4^e trimestre 2018

ISBN 978-2-36833-221-4
Copyright Locus Solus, 2018
ZAC Run ar Puñs – 29150 Châteaulin

Les textes et illustrations de cet ouvrage sont protégés.
Toute reproduction ou représentation, totale ou partielle,
par quelque procédé sans autorisation expresse de l'éditeur
est interdite et constituerait une contrefaçon sanctionnée
par les articles L.335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle.



LOCUS-SOLUS.FR

DOISNEAU

un œil sur
la Bretagne

Sophie Kervran
Marie Le Gall

LOCUS
SOLUS

MUSÉE
DES
BEAUX-ARTS
DE QUIMPER



« Il est des jours où l'on sent le simple fait de voir comme un véritable bonheur. »

Robert Doisneau

Marie LE GALL
Écrivaine

Des instants de vie qui, par définition, vont disparaître à jamais, bon nombre d'entre nous captent leur brièveté mais ne se soucient pas ou peu de cette réalité en apparence bien dérisoire. Mais qui les voit vraiment ? Qui accepte cet impromptu, saisit la lumière de leur existence éphémère et *crystallise ce moment fugitif* faisant ainsi d'une seconde un moment d'éternité ?

Robert Doisneau était de ces êtres. Un guetteur, un « braconnier ¹ », un voleur bienveillant de sourires, de poses, de gestes. Après une formation de graveur-lithographe à l'École Estienne de Paris, il se tourne dès 1929 vers la photographie. Né en banlieue parisienne en 1912, c'est tout naturellement qu'il trouve son inspiration du côté de La Poterne des Peupliers². Quelques clichés pour la mairie de Gentilly qui lui aurait proposé d'illustrer son bulletin mensuel et le photographe professionnel, le « pêcheur d'images » pour reprendre sa propre expression, est né. Il a dix-sept-ans. Dans l'atelier de Montrouge, aujourd'hui « Atelier Robert Doisneau », Annette et Francine, ses deux filles qui veillent sur les 450 000 à 500 000 clichés se souviennent :

— Ces pavés³, dit Francine Deroudille, la cadette, c'est sa première photo !

Face à cette image inattendue pour celui ou celle qui ne connaît que les représentations d'enfants ou d'amoureux, elle répond :

— C'est la lumière ! La lumière qu'il a vue tout de suite qui l'intéressait.

Un œil déjà. Un artiste. Mais il faut gagner sa vie et Robert Doisneau travaillera essentiellement sur commande.

1. Blaise Cendrars.
2. *La Poterne des Peupliers*, 1932.
3. *Les Pavés*, 1929.

Les Pavés, 1929.



L'Atelier Robert Doisneau a été créé par Annette Doisneau et Francine Deroudille, les deux filles du photographe, pour assurer la conservation et la représentation de l'œuvre de leur père. C'est à Montrouge, dans l'appartement où Robert Doisneau avait lui-même travaillé pendant plus de 50 ans, que l'Atelier a installé ses locaux. 450 000 négatifs y sont archivés, numérotés et classés, permettant ainsi de poursuivre la création d'expositions et d'ouvrages d'éditions et offrant parfois le bonheur de la découverte d'un reportage inédit.

robert-doisneau.com

— Sur la fiche de renseignements, à « Profession du père », on écrivait *Reporter photographe*, précise Francine.

Un large sourire sur son visage et sur celui d'Annette l'aînée, de la lumière et de la fierté dans leurs yeux comme si elles redevenaient en évoquant leur père les petites écolières d'autrefois penchées sur leurs pupitres, le pinceau trempé dans l'encre violette et guettant peut-être la réaction d'une voisine, ou de la maîtresse.

Reporter ? Robert Doisneau qui fut un enfant vif, joueur et solitaire, détestant la discipline, rêve-t-il déjà de cet avenir de liberté, de « désobéissance » et de « curiosité » qui, selon ses propres mots, sont « les deux mamelles de ce métier » ? En 1932, un premier reportage le conduit au marché aux Puces de Saint-Ouen où, tout à sa joie et à sa candeur, il tente sans succès la photographie des joueurs de bonneteau. Le journal *L'Excelsior* publie les portraits de marchands ou de chalands trop occupés pour remarquer celui qui attend le « miracle contre toute logique », cet instant où il attrapera au vol un geste, une expression. « Deux ou trois secondes chipées à l'éternité » par ce travailleur à la sauvette qui a toujours eu foi dans « l'heureux hasard ».

C'est en 1937 qu'il s'installe dans l'appartement de Montrouge. Il y restera jusqu'à sa mort en 1994. Montrouge est son atelier, mais aussi son lieu de vie et celui de sa famille, la cuisine et la salle de bains seront quotidiennement transformées en laboratoire.

— Il posait son matériel sur la baignoire. Il aimait commencer à travailler dans l'odeur du savon, précise Francine.

— On enjambait les clichés qu'il posait sur les marches de l'escalier, poursuit Annette qui, tant d'années plus tard, signifie encore la joie qu'il y avait à faire partie d'une véritable équipe. D'authentiques moments de bonheur pour ces fillettes, leur mère et leur père qui depuis 1934 travaille dans la journée.

— Il a travaillé chez Renault de 1934 à 1939 mais il était déjà photographe indépendant à notre naissance.

Photographies de voitures ou de pièces détachées, d'ateliers (*Les Cheminées sur l'île Seguin*, 1934), d'ouvriers, de publicités diverses mais aussi de défilés dans des autos décapotables au Bois de Boulogne (*Nerva Sport Parc de Saint-Cloud*, 1937). Même si ce travail est un réel enrichissement d'un point de vue humain, notamment au contact des ouvriers à l'aube de l'année 1936, il demeure essentiellement alimentaire. La curiosité de

Nerva Sport dans le Parc de Saint-Cloud, 1937.



Robert Doisneau ne peut s'en satisfaire. Il passe ses nuits à une entreprise plus ambitieuse, ce qui a pour conséquences des retards suivis d'un renvoi. Pour un homme, réfractaire à une discipline trop stricte qui répondait à la question « Que détestez-vous par-dessus tout ? – La musique militaire, la justice militaire, la cantine militaire », cela n'est guère surprenant.

C'est donc en photographe indépendant qu'il poursuit désormais son chemin et les commandes qu'il reçoit deviennent aussi des clefs pour aller partout. Le premier reportage officiel (une descente en canoë sur la Dordogne) lui vient d'une grande agence parisienne, Rado Photos, en 1939. Par la suite, il effectue des déplacements dans d'autres régions de France. De 1946 à sa mort, il réalise de nombreux travaux pour l'agence Rapho⁴. Les demandes sont très variées : presse et livres pour la jeunesse (Nathan), photos documentaires, cartes postales et portraits, publicité (Orangina, Saint-Gobain, Simca, etc.), illustration (pochettes de disques, couvertures de romans policiers) en passant par le calendrier des PTT.

— Il a aussi travaillé pour *Points de vue-Images du monde* et *Vogue* entre 1949 et 1951, mais il ne se sentait pas vraiment à sa place, nuance Francine.

Robert Doisneau évoquera toujours de façon évasive cette période durant laquelle il se donnait l'impression de faire « de la figuration dans des photos de la comtesse de Ségur », des « photographies de baronne » pour un gamin de Gentilly qui aimait tant les jeux dans les « fortifs » ou au bord de la Bièvre, lieux et personnages qu'il immortalisera par la suite. La presse engagée fait aussi appel à son talent.

— *Regards*, de tradition ouvrière, et *Action*, un journal communiste, publient des images que l'hebdomadaire *La Vie catholique* reprend, précise Annette.

— Une même photo, deux légendes différentes, enchaîne Francine.

Ainsi *Les vingt ans de Josette* (1947), une joyeuse farandole au pied d'un immeuble de banlieue, fut d'abord publiée par *Regards* puis reprise par *La Vie catholique*. En voici la légende subjective : « Comme la farandole qu'on voit ci-dessus fait

4. Licencié de Renault pour retards répétés, Doisneau est engagé en 1939 par Charles Rado, créateur de l'Agence Rapho, l'une des principales agences photographiques parisiennes. Durant la guerre, Rado, d'origine juive, part aux États-Unis. L'agence rouvre après-guerre sous la direction de Raymond Grosset.

Les vingt ans de Josette, 1947.



Dans le train de Juvisy, 1947.

s'évanouir l'austérité des grands immeubles, la résurrection du Christ et la vie nouvelle qui nous est donnée renouvellent toutes choses. » *Femmes Françaises* ou *Clair foyer* donnent au photographe l'occasion de prendre ses proches pour modèles. Le public des quarante dernières années connaît peu ces photographies en couleur de gamines bouclées, au sourire éclatant et au regard ébloui qui firent, entre autres représentations, la première de couverture d'un magazine en décembre 1950 pour Noël, ou celle de Pierrette son épouse, cheveux sagement retenus par un fichu de coton, tenant son aînée par la main, portant la cadette dans ses bras. Jupe légère, robes chasuble ou à manches ballon, non pas une image factice mais le reflet bien réel d'une famille heureuse qui pose au printemps sur fond de ciel bleu et de pommiers en fleurs. La photographie fera la une, pour Pâques, dans *La Vie catholique*.

— Même Baba était son modèle. Et son assistant !

— Il faisait partie de la famille. On le considérait comme notre grand-père.



Palm Springs (La Piscine aux parasols), 1960.



Palm Springs (Caniche sur moquette), 1960.



Le Miroir de la salle de bains, date ?

Baba. Paul Barabé, le concierge de l'immeuble⁵. Les deux filles de Robert Doisneau sont intarissables. Les souvenirs jaillissent, tous joyeux. On les écoute comme on assiste à un feu d'artifice, avec émerveillement. Robert collabore aussi occasionnellement à la revue humaniste *Réalités* (à partir de 1948). Enfin, à partir des années soixante, à *La Vie ouvrière*, hebdomadaire pour lequel il effectuera un voyage en URSS. Quelques années avant la découverte l'Union Soviétique, il avait rejoint son ami, le violoncelliste et comédien Maurice Baquet, aux États-Unis. La rencontre avec le monde capitaliste a lieu à Hollywood, à New York et à Palm Springs⁶ (reportage pour les magazines *Life* et *Fortune*) au sud de la Californie, une sorte d'oasis dans la vallée de Coachella (*Le désert du Colorado*) entourée de hautes montagnes. Les longues avenues (*La grande rue*), les voitures luxueuses et rutilantes, un chien en majesté (*Caniche sur la moquette*), à l'époque où les nôtres, tricotés au crochet, habillent les bouteilles, le *Jardinage sur chapeau* ou *La piscine aux parasols* sont autant de témoignages en couleur d'une Amérique qui, loin de l'attente mélancolique des personnages du peintre Edward Hopper (1882-1967), fait rêver.

— Ces titres ont été donnés par nous pour la commodité d'indexation à l'atelier mais notre père n'avait pas du tout donné

5. Paul Barabé pose notamment sur la photographie *Le Train de Juvisy*, 1947.

6. Exposition, musée des beaux-arts de Quimper.

de titres à toutes ces photos qui avaient été pendant longtemps oubliées dans ses tiroirs. L'ensemble est juste titré « Palm Springs 1960 ».

Tout semble facile et joyeux, un luxe ostentatoire, des animaux de compagnie pomponnés, des aïeules excentriques et maquillées ou des épouses de milliardaires aux étoiles de vison dénudant leurs épaules parfaites (*Fourrure party*). Enfin, de jeunes femmes proches des modèles de pin-up ou des vedettes du glamour hollywoodien. *Le miroir dans la salle de bains* pourrait être celui de Marilyn Monroe et l'homme qui s'y contemple, charme décontracté de séducteur et buste auréolé de lumières, trouverait sa place dans un film de Billy Wilder ou toute autre production de la MGM. Le regard à la fois tendre et amusé du photographe sur les petits enfants de banlieue devient celui volontiers moqueur d'un *guetteur* toujours bienveillant.

Si les quelques vues des gratte-ciel new-yorkais ne sont pas sans rappeler cette « ville debout » si justement remarquée par Louis-Ferdinand Céline, la connotation de puissance et de rayonnement annonce ici l'*American way of life* d'un certain monde d'outre-Atlantique, chambres aux draps parfaitement repassés, piscines turquoise qui inspireront plus tard le peintre David Hockney dans lesquelles flottent des matelas ou des bouées à col de cygne que nous voyons aujourd'hui dans les prospectus de nos magasins ou les revues de voyage censés mettre à portée de tous la détente et le bonheur matériel d'une société avide de loisirs. Annette et Francine précisent que Robert Doisneau a fait de nombreuses photos en couleur.

Ce sont ici des déclinaisons de bleus et de roses dans un pays où le soleil semble briller à longueur d'année. Pour preuve de cette lumière, le couple qui se mire dans le capot étincelant de sa probable Cadillac (*Voiture miroir*), lac ou ciel limpide paré d'une frise de « diamants ». La photographie intitulée *Le Maillot bleu*, mise en évidence au premier plan d'une abondance de mets préfigure les futurs *Buffets* lors des *Lunchs* que nous connaissons une dizaine d'années plus tard. Savourer l'existence, se prélasser ou faire du golf, causer et jouer. *La Voiture bleue* ressemble à une boîte à musique et dans la photographie intitulée *Voiture blanche et pinceau*, le regard se focalise sur les jambes parfaitement musclées de celle qui, sur un autre cliché, repeint du bout des doigts une jardinière débordant de fleurs, activité ludique que l'œil coquin d'un photo-



Palm Springs (Voiture blanche et pinceau), 1960.

graphe s'amusant autant que ses modèles n'a pas manqué de remarquer. Un regard qui montre une société consumériste, celle des loisirs et de la consommation que les pays d'Europe de l'Ouest allaient bientôt découvrir.

Le public connaît les thèmes de prédilection de Robert Doisneau : Paris et la banlieue, les enfants à l'école ou dans les rues, les amoureux, les mariés, les ouvriers et les concierges, les agents de police et les clients des bistrotts que l'on n'a pas l'habitude de considérer. Son travail appartient au mouvement de la photographie dite *humaniste* (Ronis, Brassai, Boubat entre autres) qui tente de donner une vision pittoresque et heureuse du monde et faire oublier les terribles années de l'Occupation. Ami de Prévert, de Blaise Cendrars, de Robert Giraud, Robert Doisneau est aussi un photographe littéraire qui aime trouver pour ses œuvres des titres souvent métaphoriques : *Le Cadran scolaire*, *La Carte perforée*, *Le Compas céleste*. Ses images sont nées de rencontres fortuites, l'arrivée inattendue du bougnat près d'un couple de mariés, (*Café noir et blanc*, 1948) ou donnent lieu à une véritable mise en scène comme *Le Baiser de l'Hôtel de Ville* qui a fait le tour du monde et sera même tatoué sur une cuisse. De la même manière, le portait d'un triporteur qu'il a dû recomposer avec un couple de figurants car le livreur embrassait « la fille de la patronne ». Mêlant ainsi réel et fiction, il devient à sa façon un adepte du *Mentir-vrai*, cher à Aragon. Il veut faire travailler l'imagination du spectateur, il raconte des histoires. Un portrait de Picasso à table, de petits pains sur une table figurant les dix doigts de la main et le peintre devient une sorte d'oiseau (un hibou ?) sur son perchoir (1952). C'est aussi un clin d'œil, probablement involontaire, à Charlie Chaplin et sa danse des petits pains dans *La Ruée vers l'or*. Les clochards, *Le Couple du quai de la Rapée* (1951), pourraient être les interprètes d'un film de Federico Fellini.

« Je photographie les gens qui me ressemblent, disait-il. S'il y a bienveillance, c'est que j'ai de la bienveillance envers moi. Je me regarde avec une grande pitié. » Son œuvre est une vraie réflexion sur le sens de la vie. Lucide, parfois inquiet ou nostalgique, il note l'attente d'un petit garçon au milieu de chaises vides, devant les rideaux fermés d'un théâtre de Guignol, *Le Naufragé solitaire* (1950). Intitule une photographie de jeunes mariés *La Stricte intimité* (1945) avec, en toile de fond, un immeuble muet et sombre, un café sans joie vers lequel le couple se dirige. *La Dernière valse* (1949), celle d'un autre



La Dernière valse du 14 Juillet, Paris, 1949.

couple virevoltant dans la nuit noire pourrait donner lieu à diverses interprétations. Va-t-il vers ce *Pavillon de Nogent* (1945), symbole de notre pauvre vanité, dont la façade étroite protégée par une forte grille semble une fragile feuille de papier sur le ciel ? Il regroupait ses « photos tristes » dans une archive qu'il appelait non sans gravité son « œil noir » et s'en allait traquer le *merveilleux*. C'est le mot que choisira Clémentine Derouille pour le titre du film qu'elle consacrera à son grand-père⁷. Une périphrase que l'on peut penser oxymorique mais qui révèle très justement la personnalité de Robert Doisneau. Pourquoi photographier ? « Pour ne pas mourir », répondait-il simplement. Révolté peut-être devant notre condition, celle de simples passants. Ses propos sur la photographie l'attestent : « À peine prise, c'est déjà du passé. » Il considère sa pratique comme un « art funéraire ». Mais si la photo est bien « la réalité vivante d'une chose morte », comme le souligne Roland Barthes, elle n'en demeure pas moins pour Robert Doisneau, « ethnologue de son propre milieu⁸ », le résultat du regard espiègle et tendre de celui qui pouvait attendre des heures à l'affût avec la patience d'un pêcheur à la ligne, ou poursuivre son objet non en observateur, il refusait ce terme, mais en personnage qui se fondait dans la foule de ses semblables. « Plus je suis fondu, plus je suis content », se plaisait-il à dire. L'une de ses prises, la plus terrible, est celle d'un couple de retraités, assis de chaque côté d'une petite table couverte de fleurs qui font songer aux gerbes sur une sépulture. Robert Doisneau détestait le *statique*. Cette photographie, intitulée *Monsieur et Madame Cosseroy chez eux* (1986) et qu'il commentait en privé « L'Antichambre de la mort », réalisée de son plein gré, l'éloigne l'espace d'un instant de ce qui reste l'essentiel de sa recherche. La cartomancienne *Madame Arthur* (1955) demeure inquiétante, le portait *Colette aux sulfures* est le reflet dans le miroir d'une romancière aux lèvres graves. *Mademoiselle Anita* (1951), noyée dans la foule d'un cabaret quelques minutes avant la pose, insignifiante, le buste serré dans un petit gilet (c'est elle-même qui proposera de l'ôter), devient cette jeune femme à la douceur mystérieuse et au sourire triste que le quotidien *Libération* publiera en première page au moment de la mort du photographe.

7. *Le Révolté du merveilleux*, 2016.

8. Citation de Robert Delpire.



Stricte intimité, Montrouge, 1945.



Mademoiselle Anita, 1951.



Si certaines photographies interpellent par la gravité de leur sujet, c'est qu'elles permettent sans doute de mieux discerner la personnalité de Robert Doisneau et sa manière d'aborder l'existence à l'image de l'enfant de *La Poterne des Peupliers*, comme un miroir de lui-même, celui qui a sauté dans la vie, un immense terrain de jeux, composant une œuvre sans cesse à la lisière de la mélancolie et du rire, accordant une grande place à l'humour, ce léger décalage qui lui permettait de trouver la note mélodieuse, la juste place dans l'œuvre d'un « photographe sautillant » selon ses propres mots, le trajet d'un homme qui (pour reprendre la formule de son compagnon de déambulations parisiennes Jacques Prévert) avait choisi d'être heureux et de rendre heureux « ne serait-ce que pour donner l'exemple ». Un parcours sans fautes, pour lui-même, et, à n'en pas douter, pour les siens.

La Poterne des peupliers, 1934.

Robert Doisneau, un œil sur la Bretagne

Sophie KERVAN

Musée des beaux-arts de Quimper

J'aimerais écrire qu'il existe un lien très fort entre Robert Doisneau et la Bretagne, qu'il s'inscrit dans la lignée de ces artistes qui ont pris la région comme source d'inspiration. Mais est-ce commencer sous de mauvais augure que d'avouer dès ces premières lignes que Doisneau n'avait pas de lien particulier avec la Bretagne¹ ? Même si c'est Saint-Quay-Portrieux qu'il choisit comme premier lieu de villégiature avec la belle et athlétique Pierrette, fraîchement épousée en novembre 1934. Même s'il passe d'autres vacances en Bretagne ou en Loire-Atlantique avec ses deux filles, Annette et Francine, lors de voyages-surprises cachés à la famille jusqu'au dernier moment²... Mais contrairement au Lot, région de cœur fréquentée chaque année, ou à la Dordogne de Pierre Betz, directeur de la revue *Le Point*, la Bretagne n'est pas une destination de prédilection pour Doisneau.

Pourquoi alors un texte sur la Bretagne ? Les rencontres avec Francine Deroudille et Annette Doisneau, au sein de l'Atelier Robert Doisneau à Montrouge, ont été décisives. Au fil de la discussion, parmi les meubles à plans, les boîtes classées au cordeau qui contiennent le trésor de toute une vie, ma curiosité a été attisée. À mes questions sur la date ou l'origine d'une photo prise, Francine tout à coup se levait pour aller chercher les précieux agendas de son père ; Annette sortait une grande pochette avec les magazines illustrés par Robert... Une véritable enquête au final qui raconte quelque chose de ce qu'était Doisneau, de ce qu'était son métier de photographe-

1. C'est un peu de la même manière que débute l'ouvrage *Les Alpes de Doisneau*, Glénat, Grenoble, 2012 : « Disons-le tout à trac, Robert Doisneau ne s'est pas vraiment intéressé aux Alpes. »

2. La famille passe l'été 1956 à Pénestin dans le Morbihan d'où Doisneau ramène de nombreux clichés.

Légende, 1929.



illustrateur dont il se revendiquait ouvertement, mandaté continuellement pour des commandes aux sujets variés destinés à des journaux très divers. Partons donc sur les traces, en Bretagne, du photographe de la banlieue parisienne, un vrai parcours à énigmes qui n'a pas encore révélé tous ses secrets.

Les grandes vacances

Pierrette et Robert ont sans doute choisi Saint-Quay-Portrieux (Côtes-d'Armor) pour leur voyage de noces. C'est un bol d'air pour Doisneau qui, en 1934, a rejoint les usines Renault comme photographe, sans rien y trouver « de bien réjouissant ». Sa jeune épouse apparaît dans un entrefilet de lumière entre deux sombres rochers sur une magnifique photo, très graphique, de 1935 (cat 1.). Si l'on en croit le témoignage de ses deux filles, il ne lâche jamais son appareil photo et reste inlassablement à l'affût, même durant ses congés. Pierrette servira souvent de modèle à Robert, tout comme plus tard ses filles, « comme des acteurs de seconde catégorie » !

Les planches-contacts de ce premier voyage costarmoricain témoignent de l'intérêt porté par Doisneau aux paysages côtiers, aux rochers abrupts sur lesquels s'amuse Pierrette, aux chemins de landes et aux remous des vagues. Finalement peu de figures sur ces photos si ce n'est, au détour d'une promenade, une jeune vendeuse de dentelles bigoudène dont le profil penché sur son ouvrage attire l'œil du photographe (cat. 2).

Doisneau ethnologue³ ?

Si l'on suit chronologiquement les contacts de Doisneau avec la Bretagne, après les vacances à Saint-Quay-Portrieux en 1935, c'est près de Gouarec qu'il se rend en 1942⁴. Une question me taraude, toujours sans réponse : qu'allait-il faire aux alentours de Rostrenen durant la guerre ? Pourquoi photographier ce sabotier du hameau de Canac'h Leron à Laniscat (cat. 3 et 4), ces fileuses de Gouarec (cat. 5) ? Les agendas de Robert n'ont malheureusement été conservés qu'à partir de 1950 mais Francine a eu la bonne idée de l'interroger sur tous les clichés sans informations. Elle a donc précieusement noté sur un cahier aux pages quadrillées, photos après photos, les

3. « Ethnologue sans le savoir ! Le titre est bien trop ronflant. Les photographies ne sont jamais des témoignages objectifs », Robert Doisneau, *À l'imparfait de l'objectif*, Belfond, 1989, p. 11.

4. Les dates restent incertaines, mais au revers d'un de ces clichés, Doisneau a écrit « À Gouarec, Bretagne, 1942 ».

Légende, 1929.



commentaires de son père qui ne goûtait que modérément ces séances de travail !

Concernant les photos du sabotier, Doisneau parle de « promenade », terme générique qui signifie l'absence de commande particulière, mais il utilisait souvent cette mention quand il n'avait plus de souvenirs précis. S'agit-il vraiment de vacances qu'il aurait passé en Bretagne ? Difficile d'imaginer, en pleine Occupation, un périple pour le plaisir dans une Bretagne profonde, d'accès peu accessible, même si Francine, dans un éclat de rire, évoque la passion de ses parents pour des lieux de villégiature insolites.

Surtout que les années de guerre sont pour Robert celles de la débrouille. Il lui faut nourrir une famille agrandie à la naissance d'Annette en 1942 et tenter de pallier le départ pour les États-Unis de Charles Rado, fondateur de l'agence Rapho, d'origine juive, et jusque-là son unique commanditaire. Il multiplie alors les commandes : publicité, illustrations, images pour des magazines, et ce, malgré la nécessité de ne pas gâcher la pellicule en temps de pénurie. Est-ce pour un de ces journaux qu'il exécute ce reportage breton ? À la demande du magazine *Vrai* par exemple, il réalise en 1941 des portraits d'artistes mais aussi d'artisans des faubourgs parisiens⁵. Il travaille également pour l'hebdomadaire communiste *Regards* mais qui ne publie pas pendant les années de guerre. Le cliché conservé à l'atelier de M. Soulard, fabricant d'échelle à Saint-Sauvant, daté lui aussi des années 1940, oriente vers l'idée d'une série consacrée aux artisans des régions françaises⁶.

Une autre piste m'a menée un moment vers les enquêtes diligentes à la même époque pour le musée national d'arts et traditions populaires (ATP), ce fameux chantier de 1810 qui étudie les « techniques artisanales folkloriques⁷ » du territoire



Légende, 1929.

5. *Vrai* disparaît fin 1941.

6. Francine Deroudille indique que M. Soulard était un paysan poitevin voisin de la ferme dans laquelle ses parents avaient trouvé refuge pendant l'exode. Ils sont souvent retournés les voir après la guerre. À chaque visite, son père rapportait une importante collection de photos parlant de leur mode de vie à la ferme, toujours en vue des archives de l'agence Rapho et des possibilités de vente de petits reportages documentaires.

7. Merci à Florent Patron pour cette piste. Voir à ce sujet Bénédicte Rolland-Villemot, *Le chantier 1810 du MNATP (1942-1946)*, un

français. De novembre 1942 à septembre 1943, plusieurs chercheurs, placés sous l'égide de René-Yves Creston, rédigent, à partir d'enquêtes sur le terrain, des monographies détaillées, accompagnées de croquis et de photographies, sur des artisans exerçant autour de Scaër (Finistère), dont quatre sabotiers. Doisneau aurait-il pu être envoyé par le musée des ATP pour photographier les artisans étudiés ? Francine a rapidement rejeté cette hypothèse, son père s'en serait sans nul doute souvenu, au même titre que sa série de portraits des grands scientifiques de l'époque, commandée par Maximilien Vox pour la publication *Les Nouveaux destins de l'intelligence française* (1942-1943)⁸. Cette étude des ATP donne toutefois quelques pistes pour comprendre les raisons qui ont amené Doisneau à s'attarder sur ce sabotier. Lui, le défenseur des travailleurs, a toujours mis en scène les petits métiers, ceux tout prêts à disparaître (blanchisseurs, potiers, bottiers, couvreurs en paille, etc.) et les sabotiers, encore nombreux après-guerre en Bretagne, tout comme les fileuses, sont à l'époque des métiers déjà menacés.

Mais n'a-t-il pas été tout simplement attiré par la gueule à la Giacometti, artiste qu'il a d'ailleurs photographié à plusieurs reprises, de ce sabotier très photogénique qui, depuis peu, porte un nom : Jean-Marie Le Nestour⁹ ?

Dans sa hutte longue comme celle que fabriquaient les sabotiers travaillant et vivant avec leur famille en forêt, il ne pouvait que plaire à un Doisneau ami des hommes à la marge.

Ce Jean-Marie Le Nestour, à ses heures perdues sculpteur, savait, qui plus est, parler aux oiseaux !

Un motif breton par Doisneau : les pardons

« Les touristes, vrais ou faux, les vrais étant uniformément appelés "les Parisiens", ont deux manies qui ne laissent pas de leur attirer les quolibets. D'abord, ils aiment se promener avec des boîtes "à tirer les portraits" qu'on appelle des kodaks. Ils sont des *kodakerien*. Ils veulent toujours prendre la figure

conservatoire du geste technique?, Mémoire de Master 2 sous la direction du professeur Anne-Françoise Garçon, Université Paris 1, Centre d'histoire des techniques, 2013-2014.

8. Voir à ce sujet *Robert Doisneau, un photographe au Muséum*, Paris, Flammarion/Muséum national d'Histoire naturelle, 2015, 192 p.

9. Grâce à un appel à témoins lancé en septembre 2018 dans la presse régionale, plusieurs témoins ont reconnu en cet artisan-cultivateur Jean-Marie Le Nestour. Qu'ils en soient ici remerciés.



Légende, 1929.
Légende, 1929.



quand vous êtes en train de travailler dans vos mauvais habits, ce qui n'est pas une chose à faire. Quand on veut avoir son portrait, on s'habille de son mieux (on se met "sur ses sept meilleurs") et l'on va chez le photographe. Ou alors il y a les mariages et c'est bien suffisant. On n'est jamais à l'aise devant cette boîte qui fait clic, sept cents tonnerres ! et que va devenir votre image après ? Passe encore quand ce sont vos enfants qui vous prennent, mais ce sera bientôt n'importe qui. On n'est plus maître de sa figure, putain de diable¹⁰ ! »

La diatribe de Pierre-Jakez Hélias est forte mais je suppose que l'empathie que dégage Doisneau, encore perceptible aujourd'hui lorsque l'on écoute ses entretiens avec des journalistes, a permis d'amadouer les plus revêches des Bretons. Le photographe a toutefois sans doute eu maille à partir avec quelques modèles : « J'ai remarqué que plus une région est catholique pratiquante, moins ses habitants aiment se laisser

10. Pierre-Jakez Hélias, *Le Cheval d'orgueil*, cité dans *La Bretagne des photographes. La construction d'une image de 1841 à nos jours*, Rennes, PUR, 2011, p. 340.

Légende, 1929.

